1
Fumée

Angélique se lève toujours avec le même entrain. Son père, un homme d'une grande gentillesse, assez coincé et conventionnel, met la table du petit déjeuner et dessine un visage avec des fruits sur chaque assiette. C'est son acte de bravoure quotidien. Elle a hâte tous les jours de voir l'expression qu'il a donnée au sien. Pour sa mère, c'est chaque fois la même figure : une bouche qui croque une cigarette.

S'il n'y a qu'un nuage dans cette famille, c'est un nuage de fumée : celui d'une mère idéale mais hélas tabagique.

Le grand frère d'Angélique, Charles, sérieusement absorbé par son année de bac, se met à table en débitant inlassablement le même discours récité comme une prière :

– … La responsabilité du tabac est reconnue dans

un grand pourcentage de décès d'origine pulmonaire, cardiaque ou vasculaire.

– Arrête tout de suite, Charles, dit sa mère. Je connais la chanson.

– J'arrêterai quand tu arrêteras. Le tabac diminue l'espérance et la qualité de vie.

– Je ne suis pas d'humeur, lâche-moi. Chaque paquet porte l'inscription « Fumer tue » et ça n'a jamais empêché personne. Il faudra que le déclic vienne de moi.

– Sans parler des rides ! chuchote Angélique.

– Sans parler aussi des risques pour toute la famille.

– Écoutez tous : je ne vous gêne pas. Je ne fume pas devant vous.

Si le père, soi-disant chef de famille, se tait sur ce sujet sensible, ses enfants ne se gênent pas. Les enfants, en l'occurrence, c'est surtout Pablo, le petit frère, que ses parents ont conçu dix ans après la naissance d'Angélique, enfant tardif et surdoué qui a sauté la grande section de maternelle et s'ennuie en CP car il sait lire depuis longtemps.

Il s'appelle Pablo parce que les parents ont fait un voyage à Madrid, où ils ont vu le tableau de leur vie, *Guernica*, de Picasso. Angélique a été surprise et consternée par ce petit rouquin dès qu'il a surgi dans

sa jeune vie, et Charles aussi. Elle s'était plus ou moins réconciliée avec l'idée de l'existence de Charles, et lui peinait encore à accepter la petite sœur, mais cette peste de Pablo était simplement de trop. Ils se battaient pour éviter de s'occuper de lui, de le conduire à l'école, et fourguer à l'autre les nouvelles corvées associées à ce frère imprévu. Mais Pablo ne se rendait pas compte qu'il n'appartenait pas à leur « génération ». Et puis forcément, le temps faisant son travail, l'accoutumance s'installant, Pablo s'était forgé une place dans leur vie.

– Demain, j'arrête, déclare solennellement leur mère.

Résolution qu'elle prend à peu près tous les jours.

Le petit déjeuner est toujours expédié, néanmoins Angélique aime ce moment chaleureux qui ouvre sa journée de lycéenne bien dans sa peau (presque), bien dans sa famille, bien dans son lycée, dans sa maison, dans sa ville, dans son pays – bien dans son petit monde.

Son monde.

Le monde, c'est une autre histoire.

Angélique est au courant du fait qu'elle est censée faire une crise d'adolescence. Mais elle ne la voit pas venir.

Sa vie n'est qu'une fête qui se réactive à chaque lever du soleil ; et du soleil, il y en a à profusion dans sa ville de Nice. Même quand une minuscule déprime la frappe, suite à une remarque d'une copine ou d'un prof, à une note au-dessous de 18 ou à une dispute avec son grand frère, ou encore à une vexation liée à Pablo, elle ne perd jamais de vue le bonheur qu'il y a à respirer, écouter et entendre, sentir et ressentir, renifler la vie à deux narines.

Cela dit, Angélique n'en reste pas au stade de l'imbécile heureuse. Elle suit l'actualité et lit le journal que son père achète tous les jours. Son bonheur souffre des diverses tragédies qu'endure la planète Terre, si malade et si malmenée. Mais bon, on ne peut pas renier la chance qu'on a d'être née dans un pays démocratique, dans une famille harmonieuse, d'être une privilégiée, et la mauvaise conscience ne résout rien.

D'ailleurs, même chez les privilégiés, il y a des problèmes.

Dans son cercle immédiat, son petit frère est allergique aux acariens, sa tante, sœur jumelle de sa mère, n'a jamais trouvé de mari, sa grand-mère, qui travaille encore, souffre de rhumatismes croissants, et elle-même, Angélique, est brouillée avec sa meilleure amie.

Et puis sa mère, comme il a été dit ci-dessus, fume.

C'est ce qui tracasse le plus Angélique. D'une

intervention qu'avait faite un médecin au lycée elle a retenu que fumer coûte au fumeur quinze ans de vie. Et elle ne peut même pas envisager la mort précoce de sa mère sans avoir à lutter contre une montée de larmes.

Sa mère a honte de fumer. Elle se cache à la cave, s'isole dans le jardin, s'enferme dans le grenier. Elle est consciente de son suicide plus ou moins immédiat. Elle sait que sa fumée empeste et la fait tousser. Elle se déteste mais semble incapable d'arrêter. C'est-à-dire qu'elle s'arrête tous les jours. Elle crie victoire chaque soir. Elle a cru remporter la victoire des centaines de fois, et la rechute répétée a creusé une ride méchante à son front. Elle réussit assez bien à camoufler son échec, mais l'odeur, la fumée, la voix rauque, la mauvaise haleine la trahissent. Tout ça ne l'empêche pas de faire tout son possible, en tant que mère.

Une mère qui applique la règle numéro un des mères : aimer ses enfants. Elle se comporte avec eux comme avec ses élèves de l'école Saint-Barthélemy, où elle est institutrice : paisiblement, sans élever la voix, affectueusement, avec beaucoup de tendresse.

Sa seule bête noire, la seule faute qui l'énerve au point de lui faire perdre son calme, c'est la faute d'orthographe.